

## Une histoire de *fake news*

---

Le 15 février 1898, à 9 heures du soir, le cuirassier américain, *Le Maine*, ancré en rade du port de La Havane, explose. De nombreux morts sont à déplorer. C'est le prétexte dont les Etats-Unis vont se saisir pour bouter la puissance coloniale, l'Espagne, hors de Cuba. Ils imputeront aux Espagnols la cause de l'explosion. Ils exigeront réparation de cet affront. Ils débarqueront dans l'île, déclareront son indépendance et, sous son couvert, y imposeront leur domination.

Ceux qui connaissent cet épisode de l'histoire américaine savent aussi le rôle essentiel qu'y tint la presse. C'est, en effet, à deux journaux, le *New York Journal* et le *New York World*, l'un propriété de Joseph Pulitzer et l'autre de William Randolph Hurst, que l'on doit ce que le secrétaire d'Etat du moment, John Hay, nomma « une splendide petite guerre ».

A Washington, si l'on s'accordait sur l'objectif – se débarrasser des Espagnols dans ce que l'on jugeait être la zone d'influence naturelle des Etats-Unis – on différait sur les moyens d'y parvenir. Le rachat, par exemple, ou la guerre. C'est le parti de la guerre qui l'emporta et ce sont les deux journaux précités qui le permirent. Il y allait de leur tirage – des millions d'exemplaires - et donc de leur fortune. Leur succès dépendait de leur conception de la presse, une presse peu regardante avec la vérité des faits, une presse friande de scandales, bref une « presse de caniveau ». Aiguisés par la concurrence féroce qu'ils se faisaient, les deux journaux conduisirent alors une puissante campagne belliciste, soutenant que l'explosion du « Maine » était le fait d'une agression cubaine, et appelant à l'intervention punitive. « La guerre ! La guerre tout de suite ! Souvenez-vous du Maine » titra le 4 avril 1898 le *New York Journal*. Les deux patrons n'ignoraient rien cependant des résultats de l'enquête qui avait conclu à une explosion accidentelle dans la chambre des machines du navire.

Telle fut la première *fake news* de l'ère moderne.

Il est piquant de noter que le prix de journalisme le plus prestigieux porte le nom de celui qui l'inventa.

Il est simple de vérifier que, depuis l'affaire du *Maine*, ce ne sont pas les *fake news* qui ont manqué.

Il est banal de constater, qu'aujourd'hui, Internet en amplifie vertigineusement la diffusion.

Que faut-il alors redouter le plus ?

Que les nouvelles soient fausses ou que, fausses comme bonnes, elles nous submergent ?

□ MARC RIGLET